

Nasser Martin-Gousset / La Maison
3 rue de Crussol
75011 Paris
Tel Fax : 01 48 05 72 78
Mob : 06 64 69 39 70
M : lamaison.nasser@wanadoo.fr

DOSSIER DE PRESSE

PEPLUM

- La Rép / Orléans (18 sept 06)
- Télérama / Reportage (02 sept 06)
 - Le Figaro / (18 août 06)
 - Les Inrockuptibles (sept 06)
- Pref – Magazine (sept – oct 06)
- Le Progrès / Lyon (29 sept 06)
 - Libération / 30 sept 06
 - Le Monde / (30 sept 06)
 - BalletTanz / (dec 06)
- Frankfurter Allgemeine / (oct 06)
 - Danser / (nov 06)
 - Le Monde / (Janv 07)

Contact : Jean-Baptiste Bosson / 00 33 + (0) 6 64 79 39 70

SPECTACLES - LOISIRS - INTERVIEWS

Nasser Martin-Gousset : "Péplum", mon rêve, un opéra dansé..."

Le 18 septembre 2006 - 10:01

Danseur de Josef Nadj, le chorégraphe répète actuellement au Carré Saint-Vincent à Orléans sa propre création, qui sera bientôt donnée à Lyon.



D'où vous est venu ce désir de travailler autour de Cléopâtre, le film de Mankiewicz avec Liz Taylor et Richard Burton ?

Je crois que c'est parce que ma mère, qui a toujours aimé le cinéma, avait à la maison une photo d'Elisabeth Taylor. Son visage m'a très tôt marqué et je me suis aussi mis, petit à petit, à aimer ce couple Burton Taylor. Aujourd'hui, ce que je développe dans Peplum c'est la désillusion des idéaux, le goût de l'échec que laisse cette histoire, le jeu de figures historiques prises entre passion et politique.

Comment vous sentez-vous à quelques jours de la première ?

Je n'ai pas envie d'avoir peur. Cela viendra peut-être mais je suis très confiant. Je crois que je vais ici plus loin que dans «Neverland». Cette fois, avec quatre ans d'expérience supplémentaires, je sens que tout fait corps, avec dix interprètes, des musiciens sur scène, de la danse, du live avec effets spéciaux et surtout cette présence de la vidéo sans effets superflus. Du reste, même si je ne lâcherai jamais la scène, je crois que je vais faire du cinéma. Ce que je trouve intéressant c'est de faire du cinéma dans la danse et de la danse pour le cinéma en tant que chorégraphe.

Quant au théâtre d'où vous venez ?

Je trouve qu'il entretient aujourd'hui un rapport au texte trop solennel alors que la danse, un parent pauvre, sert aujourd'hui de référence, de déclic, et permet la fusion des moyens d'expression. En résumé, je crois bien que la vie sans la danse ne serait pas grand-chose. Et même si socialement la parole est importante, certaines fois on parle trop.

Peplum sera créé du 28 au 30 septembre dans le cadre de la Biennale de la danse de Lyon. Il sera ensuite présenté du 3 au 6 avril au Théâtre de la Ville puis le 16 mars à Orléans, Carré Saint-Vincent.

Jean-Dominique Burtin

TELERAMA

Reportage



Pierre-Emmanuel Rastoin pour Télérama

Rock, glamour et péplum

Avec “Péplum”, le chorégraphe explosif nous livre dans un langage contemporain sa réflexion sur le pouvoir, l’ambition et la passion.

Visiblement, ce n’est pas le moment d’être là. Il reste trop de travail en attente, de trucs brinquebalants, de scènes en souffrance pour en exposer quoi que ce soit face à des regards extérieurs. Dans le vaste théâtre du Carré-Saint-Vincent, à Orléans, Nasser Martin-Gousset est seul, tout seul dans la pénombre, comme seuls, quelquefois, sont les enfants, en dépit des jouets qui les entourent. Il a des épaules de rien du tout, un corps plus squelettique que du papier à cigarette, des bras interminables et diaphanes, des mains et des doigts encore plus longs que ces bras interminables et diaphanes. Et c’est lui pourtant, ce gringalet sans empire, cet artiste rarement aimé pour ce qu’il est vraiment, qui tient les rênes entre ses mains. En ce mois d’août acariâtre, dans un théâtre désert, il est l’accoucheur d’un spectacle que personne ne lui a jamais commandé, un objet artistique sans contours clairement définis, intitulé *Péplum*. Péplum, bien sûr, comme *Spartacus*, *Ben Hur* ou, mieux encore, comme le *Cléopâtre* de Joseph Mankiewicz ! Mais péplum aussi comme cinéma, histoire, impureté, gloire et décadence... Même lorsque l’on est considéré comme le plus rock, le plus pop de tous les chorégraphes français, il y a de quoi frissonner d’être là, seul au milieu de ses fantômes.

Péplum est son idée de bout en bout, une folie qu’il poursuit depuis une dizaine d’années, un songe qu’il a d’ailleurs longtemps envisagé d’appeler « Roman ». Comme le roman de la vie avec un grand V, la vie désignant ici une inextricable matrice dans laquelle s’entremêleraient sexe, héroïsme, poitrines somptueuses, décolletés abyssaux, tragédie, amour, passions, art, pouvoir, excès, garçons furtifs ou vénéneux, falbalas, religion... Plus de monde agglutiné sur la même embarcation, cela ne peut guère exister, et pourtant... On le voit, Nasser Martin-Gousset n’est pas un artiste conceptuel ni minimaliste, mais bel et bien un

figuratif invétéré, un néoromantique avéré, en tout cas un garçon qui veut raconter sur un plateau de théâtre, avec les moyens de la danse, des histoires universelles à des gens qu'il ne connaîtra probablement jamais. Un homme de spectacle, en somme. « *J'essaie de fabriquer très exactement ce que j'ai envie de voir sur une scène. Petit, je voulais faire ça, du spectacle.* » Et puisqu'il a donné un sous-titre à *Péplum, Pop Life II*, il n'est pas interdit d'apercevoir derrière cette entreprise un peu folle l'esquisse d'un exercice infiniment plus intime, l'autoportrait d'un certain Nasser Martin-Gousset en homme de son temps, fragile et désarmé, tragiquement narcissique. Égyptien du côté de son père, Corse du côté de sa mère, Nasser Martin-Gousset, le double, a 41 ans. Il habite Orléans, après avoir vécu à Berlin et à Paris. Il est très justement considéré dans les milieux de la danse comme un interprète absolument exceptionnel. Il bouge comme peu savent – et osent – le faire. Qui l'a vu, cet été, éclairer littéralement la dernière création de Josef Nadj, *Asobu*, ne peut pas en douter. Pour le reste, Nasser Martin-Gousset est un cas à part, pour ne pas dire une anomalie. Tandis qu'une grande majorité de ses congénères, collègues et rivaux chorégraphes cherchent leur inspiration dans l'abstraction la plus aride, Nasser Martin-Gousset aura toujours tiré le fil des grandes mythologies, fussent-elles de carton-pâte ou de matière plastique. Il ne trie pas dans les matériaux. Il aime les contrées chimériques, celles où les existences vrombissent et s'enflamment, là où le tragique rencontre et consume le grain de la chair. Moins habile à manipuler le langage que beaucoup de chorégraphes contemporains, cet instinctif parle de « *forces qui grouillent et qui grondent* ». Il emploie des expressions telles que « *se perdre dans la perdition* ». Est-il vraiment l'écorché vif que décrivent ad nauseam les journalistes ? Assez modestement, Nasser Martin-Gousset se décrit lui-même comme un solitaire égoïste, « *un peu comme Nadj !* », corrige-t-il. Il peut être arrogant, évanescent, kitsch et glamour. De tout cela, il paie le prix comptant : Martin-Gousset est un artiste isolé, tout seul dans son coin. Ni *Solarium* (1998), ni *Bleeding Stone* (2000), ni *Neverland* (2002), ni *Pop Life* (2005) n'ont fait de lui le mec incontournable qu'il voudrait être. Face à lui, donc, sur le plateau du théâtre, neuf danseurs compétents et bienveillants attendent de leur patron une consigne claire, solide, l'appui et les repères dont ils ont naturellement besoin pour avancer dans le travail. Mais voilà, cet après-midi, leur patron répond qu'on pourrait faire comme ceci ou encore comme cela, qu'il faudrait voir. Également face à Nasser Martin-Gousset, la costumière, qui ne sait plus guère comment modifier le volume d'une cape de centurion romain ni d'ailleurs comment interpréter les souhaits du chorégraphe, lequel dit une chose sans la dire tout en songeant à une autre, qu'il pense avoir mille fois expliquée. Face à lui encore, un photographe, un journaliste... La coupe est pleine. Son regard s'inquiète et s'égare. Il y a du feu là-dedans, de l'ardeur contenue. Cela n'est pas si grave, se dit-on par-devers soi, il doit bien exister de pires épreuves dans l'existence que celle d'être programmé, une même saison, par la Biennale de la danse de Lyon et par le Théâtre de la Ville, à Paris. S'il est encore un rêve de spectacle, *Péplum* n'est tout de même pas un calvaire. D'ailleurs, une demi-heure plus tard, tout a changé de place. Cette fois seul sur le plateau, durant la pause réglementaire de l'après-midi, Nasser Martin-Gousset s'empare de la scène comme s'il s'emparait du monde. Il cherche ses solutions sur lui-même. Torse nu, osseux, le visage ascétique, il semble tourner autour d'un corps absent, l'invoquer, le dessiner, le secouer, lui donner contenance et substance. Peu à peu, il fait surgir du néant des corps d'hommes et de femmes, peut-être des seins, des culs, des visages, des ventres, du désir. Sans doute est-ce ici, dans cet instant précis, que se fabriquent les spectres luminescents de *Péplum*, Liz Taylor, Richard Burton, Cléopâtre, Antoine, leurs comparses d'aujourd'hui et du passé et tous les autres, la foule innombrable de ceux que Nasser Martin-Gousset ne nomme pas directement, ses spectres intérieurs. Sa danse vient du dedans. Elle passe comme un souffle. Ils ne sont pas nombreux, les danseurs et les chorégraphes, à craindre aussi peu la mort. Il est du nombre. A-t-il seulement vu qu'il n'était pas seul ? « *J'ai longtemps pensé que je faisais des choses parce que c'était bien de les faire, aujourd'hui, je sais que je les fais pour ne pas mourir.* » Il avait dit cela, le midi, dans un restaurant japonais du centre-ville, en parlant de tout autre chose, de la sensation d'ennui qu'il perçoit un peu partout autour de lui, de l'absence de relief, de souffle, de vraie grandeur, de vie qu'il y a chez les

gens, dans ce pays. Il y voyait un signe de décadence. Mais revenons au théâtre. De jardin à cour, le fond de scène est occupé par un mur aux allures monumentales. Au pied de ce mur, un escalier conduit à une plate-forme étroite. Tel sera l'essentiel de la scénographie de Péplum, à quoi viendront s'ajouter des éléments de costumes et les mouvements d'une caméra. Sur le mur monumental défileront des images et des extraits complètement retravaillés des dialogues du *Cléopâtre* de Joseph Mankiewicz. Un mur monumental, un escalier, comme dans presque tous les péplums, pour signifier sommairement la puissance des rois et des empereurs, l'ascension, la jouissance du pouvoir et puis la chute fatale. C'est là, sur cette plate-forme, tout contre le mur, que Nasser Martin-Gousset reprend le lendemain son travail de danseur. Cette fois, il est moins seul. Tout le monde est sur le plateau, pour le filage d'une scène à peu près achevée. Il s'agit d'une fête qui raconte la fin d'un monde, comme savent le faire quelquefois les fêtes. Orgiaque et crépusculaire, fellinienne et pasolinienne, cette fête évoque cent autres fêtes, l'un de ces instants électriques et mirobolants qu'une époque ne manque pas d'inventer lorsqu'elle veut étouffer le désastre à venir sous une pluie de confettis. Nasser Martin-Gousset tient là quelque chose de ce temps à la gorge. Dans les coulisses, côté cour, une épée sans emploi gît sur le sol, indifférente au tapage du passé comme aux tumultes à venir.

La création de *Péplum* est prévue à Lyon, le 28 septembre prochain.

(1) Biennale de la danse 2006, du 9 au 30 septembre. Tél. : 04-72-00-21-70. www.biennale-de-lyon.org

Daniel Conrod

Télérama n° 2955 - 2 Septembre 2006

Nasser Martin Gousset, chorégraphe survolté

Isabelle Danto .

Publié le 18 août 2006

Instinctif, fou de romantisme, très remarqué à Avignon 2006 dans l'univers peuplé d'ombres de Josef Nadj, il peaufine actuellement une chorégraphie attendue fin septembre à la Biennale de Lyon.

AVEC UNE FOLLE envie de pervertir la scène tout en la respectant profondément quelle que soit la manière dont il l'habite, le fébrile Nasser Martin Gousset se dépense beaucoup cet été. Excellent interprète de Sasha Waltz et de Meg Stuart, il vient de traverser avec grâce l'univers peuplé d'ombres de Josef Nadj dans *Asobu* présenté il y a quelques semaines au Festival d'Avignon. Mais surtout, c'est un chorégraphe à l'univers explosif qu'il invente au fil de pièces pétries de romantisme, de musique rock et de nostalgies pop.

Sa prochaine création, *Péplum*, est nourrie de l'épopée historique et amoureuse d'Antoine et de Cléopâtre. Épopée, revisitée par un des films les plus sulfureux de l'histoire du cinéma, celui de 1963 signé Joseph Mankiewicz, dont il reprend l'outrance. Soient les yeux archimaquillés de Liz Taylor, ses soixante-quatre robes, ses amours sauvages avec Richard Burton, des décors reconstitués aux studios de Cinecitta... et la quasifaillite de la Fox !

Isolé dans le paysage français

Tout cela fournit matière à rêverie au chorégraphe né en 1965 de père égyptien et de mère corse, et que l'extravagance n'a jamais effrayé comme l'a prouvé *Neverland*. Cette pièce hypnotique et virevoltante, créée en 2002 a été magnifiquement inspirée du roman *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë et du tube de Kate Bush sur le même thème.

De manière générale, Nasser Martin-Gousset, venu à la danse après le théâtre – les pas qui se dansent, flottent et tanguent dans les mises en scène d'Yves Beaunesne, c'est lui –, aime raconter des histoires d'amour et de mort. Toutefois, il se sent «*un peu isolé*» dans le paysage chorégraphique français. Il espère que *Péplum*, pièce pour dix danseurs et une caméra qu'il tiendra en mains pour capter et trafiquer les gestes en direct, lui vaudra enfin la reconnaissance de ses pairs. Avec le couple mythique, il fait le pari de captiver. Non seulement par son histoire mais aussi par tout ce qu'elle véhicule comme fantasmes. C'est en les retravaillant que l'artiste espère affirmer sa vision du monde, son sens du plateau et sa réflexion très personnelle sur l'ambition, le pouvoir et la passion.

Ainsi chez Nasser Martin Gousset, la trame théâtrale s'organise autour d'images volontiers kitsch. Et pour en rajouter dans la perturbation, l'acide et le fragmentaire il convoque en bande son les Rolling Stones et Pink Floyd. Reste que *Péplum* sera «*la pièce la plus dansée que j'ai jamais faite*». «*L'énorme travail sur le son retravaillé devra produire quelque chose d'onirique qui contamine les danseurs.*»

«*Bien sûr, on n'a pas les moyens de faire Ben Hur au Stade de France, s'empresse de nuancer cet amoureux des années 1960. Mais je devrais pouvoir réussir à raconter un roman, à projeter de l'énergie et de faire délirer les corps autrement.*» Fin septembre la Biennale de la danse de Lyon attend beaucoup de la performance.

Inrockuptibles

SEPTEMBRE 2006. SUPPLEMENT



David Besanquet

INDÉPENDANT

ET RÊVEUR, NASSER MARTIN-GOUSSET A IMAGINÉ SA DERNIÈRE CRÉATION EN PENSANT À LIZ TAYLOR DANS LE CLÉOPÂTRE DE 1963.

"Le spectacle, c'est une fabrication faite d'éléments multiples, comme il a été la culture pop. C'est l'art de mélanger les choses..."

Il faut parfois du temps pour se trouver... Ainsi, Nasser Martin-Gousset aura goûté aux joies du théâtre auprès d'Alain Pailion pendant quelques années, avant d'étudier la danse au conservatoire de Lyon et de se faire connaître comme interprète pour divers chorégraphes, de Josef Nadj à Meg Stuart, en passant par Sasha Waltz, Wanda Golonka ou – tout le monde peut se tromper – Karine Saporta et Christine Bastin.

Son premier solo, *Bobologie*, date de 1993, puis la création de sa compagnie La Maison en 1996 se concrétise par le duo *Alléluia* : depuis, il partage son temps entre ses chorégraphies, ses participations comme interprète dans les pièces des autres et sa collaboration, en tant que chorégraphe, à des créations théâtrales (de Sophie Perez, Yves Beaunesne...).

On pourrait le croire touche-à-tout, boulimique, mais chez lui, le temps fait fonction de filtre pour éliminer le superflu. Lorsqu'on lui demande s'il a d'autres projets avec des metteurs en scène, la réponse est non : *"On apporte plus aux metteurs en scène qu'ils ne nous apportent et la danse au théâtre n'a jamais qu'un rôle décoratif. Par contre, j'ai super envie de travailler pour le cinéma,*

et pour l'opéra aussi, pourquoi pas ?" Et son rôle dans la création récente d'*Asobu* de Josef Nadj au Festival d'Avignon ? *"C'était dur au niveau mental... J'aime bien la surenchère d'activités, mais je n'aime plus me retrouver dans des grands groupes d'une quinzaine de danseurs. Au-delà de huit personnes, on n'est plus dans une relation intéressante en tant qu'interprète et on se sent dans une position scolaire. Je ne veux plus de ça à 40 ans. Je préfère être chorégraphe pour dix personnes, comme dans *Péplum*, la pièce qu'on va présenter à la Biennale de Lyon. En fait, j'adore diriger et je suis ravi de ne pas être sur scène par moments. Et ça s'intensifie avec le temps..."* *Péplum*, c'est un projet qu'il mûrit depuis dix ans et s'il l'a sous-titré *"Pop Life II"*, en référence à son solo *Pop Life*, qui se présentait comme un collage subjectif de musiques des années 60, c'est d'abord parce que la méthode est la même : une façon de procéder par analogie à partir d'un élément fixe, telle une photo d'Elizabeth Taylor (dans le cas de *Péplum*), tirée du film *Cléopâtre*, qui déborde sur une histoire d'amour entre un homme et une femme, personnages historiques (Antoine et Cléopâtre) ou contemporains (Richard Burton et Elizabeth Taylor) et prend en compte le lieu de tournage du film, Rome, et son époque, les années 40. *"Mon intuition se construit sur des faits – ça libère l'imagination. On a fait un gros travail sur le film pour condenser sa durée de quatre heures, en vingt minutes de bande-son qui constituent le fil rouge de l'histoire à travers un découpage*

sonore et visuel. Pour cela, on a mis en place des sous-titres qui traduisent les mots des acteurs. Je vois la scène comme une sorte de filtre accéléré des sensations et ma culture a toujours été un mélange de choses. Le spectacle, c'est une fabrication faite d'éléments multiples, comme il a été la culture pop. C'est l'art de mélanger les choses..."

La musique n'est pas en reste et sera jouée live par le batteur Steve Argüelles, accompagné d'un guitariste et d'un bassiste. Inspirée de morceaux déjà existants, elle se construit et se réécrit avec les danseurs au cours d'une succession de scènes plutôt longues, où Nasser entend mixer à sa guise jeu naturaliste, danse et musiques – un petit côté "spectacle total" qui n'est pas pour lui déplaire.

Par contre, là où s'insurge le chorégraphe indépendant (toujours à la recherche de fonds pour créer ses pièces), c'est quand il voit Kameel Ouali, le chorégraphe de *Star Academy*, qui prépare "sa" *Cléopâtre*, traîner ses guêtres au Théâtre de la Ville pour piquer les idées des artistes qui y sont programmés. Le goût de l'analogie a ses limites...

RECUEILLI PAR FABIENNE ARVERS

PEPLUM
--->--- chorégraphie de Nasser Martin-Gousset [Paris], du 28 au 30 septembre, à la Maison de la Danse.

nasser martin-gousset

Portrait

UN ENFANT MAL GRANDI, JUSQU'À LA TAILLE PÉPLUM

Nasser Martin Gousset a marqué l'été comme danseur en Avignon. Il marquera la saison comme chorégraphe à Lyon, Berlin et Paris. Quelle sourde blessure affective lui donne le souffle des grands projets ?

Texte de **Gérard Mayen** & Photographies d'**Audoin Desforges**

Antiquité oblige, la pièce *Péplum* n'ignorera rien de la sensualité masculine. Des hommes très déshabillés. Des duels ; des corps à corps. De la fête dionysiaque, qui atteint son climax, avant de retomber. Enfin : une réflexion fouillée sur les rapports du pouvoir et de la sensualité. Créé fin septembre à la Biennale de danse de Lyon, *Péplum* traversera librement le mythe de Cléopâtre, et de ses rapports tumultueux avec César et Marc Antoine.

À part quoi, Nasser Martin Gousset, chorégraphe, se dit incapable d'imaginer, de son point de vue, ce que pourrait être un spectacle qu'on qualifierait proprement de gay : « Ou alors, il faudrait qu'on m'explique aussi ce que pourrait être, par exemple, une musique spécifiquement gay ». N'empêche.

Cette étiquette lui fut tôt collée, lorsqu'il apparut sous sa propre signature dans le paysage chorégraphique français du milieu des années 90. Son solo *Babelogue* vibra de sa nostalgie de pop star, qu'il n'a jamais été – thème qu'il reprenait encore l'an dernier dans *Pop Life*. L'apparition d'un prie-Dieu tout rose, dans le duo *Alleluia*, égayait les esprits. *Solarium* puis *Bleeding Stone* le campaient en fin jeune homme, contemporain juste distancié, stylé aigre-doux, d'une époque sonnante délicieusement creux. Tendances narquoises. Un pas chorégraphique n'appartenait alors qu'à Nasser Martin Gousset : une sorte d'ample marche arrêtée, torse enroulé au-dessus de hanches suggestivement chaloupées, enveloppé d'un ballant de bras désinvoltes, sous une belle gueule à la moue légère.

Péplum le voit à présent changer d'échelle : dix interprètes sur scène. Déjà, une précédente pièce, *Neverland*, avait annoncé le tournant. Il y prenait à bras le corps le récit des *Hauts de Hurlevent*, ne renonçant à aucun effet romantique, ni flamboiement scénique d'un tourbillon de féminité pâmée. Fini, le décalque décalé des humeurs de l'époque : « C'était la pièce de l'absolu impossible amour, vécu

dans l'abandon d'une innocence tourmentée, en proie à l'aveuglement de l'adolescence. » On passe à la génération supérieure avec Cléopâtre et les empereurs romains : « C'est alors une autre désillusion amoureuse, cette fois entre des personnages très mûrs, très politiques, à la dimension d'un déclin historique ; également la déroute d'une formidable ambition géopolitique. C'est fascinant, un échec de cette portée, encore palpitant à la mesure des désirs qui l'avaient mû au départ. »

UNE PASSION DÉVORANTE

La grande ruine du désir inaccessible donnerait donc des ailes à notre chorégraphe : « Je suis convaincu que la plupart des gens ne vivent que l'illusion de l'amour. S'ils le prennent trop au sérieux, le vertige de la chute peut être très rude. » Conscient de risquer d'irriter, il se hasarde à considérer une dimension particulièrement homosexuelle du problème, qui consisterait, selon lui, à se nourrir d'« une énorme quête obsessionnelle de ce qu'on voudrait être, un désir de le vérifier chez l'autre homme, un effet de miroir, dans lequel très peu s'épanouissent ». Avant de tempérer, prudemment : « Mais il y a, bien entendu, des tas de façons différentes de vivre son homosexualité. » Nasser Martin Gousset se fait très pudique au moment d'évoquer ses plus jeunes années. Parents séparés. Il se répare en songeant qu'ils avaient néanmoins « vécu une passion dévorante ». Se constitue le mythe lointain d'une Égypte de ses origines paternelles, tandis que les portes d'un internat lyonnais se referment sur lui, alors à peine âgé de quatre ans. Il y reste dix ans : « Privé de repère parental, je n'ai pas grandi sur tout. J'ai dû me construire tout seul. J'ai parfois l'impression d'être un Petit Prince vieillissant. Ces carences expliquent sans doute mon immaturité affective, mon incapacité à construire une vraie relation, à la concevoir même, alors que d'un côté je





« J'ai dû me construire tout seul. J'ai parfois l'impression d'être un Petit Prince vieillissant. Ces carences expliquent sans doute mon immaturité affective. »

crois avoir une vie sociale plutôt épanouie, et de l'autre reconnaître clairement que ma libido penche côté hommes. »

Au plus profond de son abandon affectif de l'enfance, Nasser découvre tôt le cinéma : « À six ans, *Autant en emporte le vent* sur trois ou quatre heures en cinémascope, m'a paru être la vie même. Et tout m'y semblait puissant, orchestré, symphonique. Comme les enfants savent le faire, je suis alors entré dans un monde parallèle. Dans mon petit lit, je rêvais des spectacles grandioses que je réaliserais. Et je le ferais pour rendre les gens heureux. » À 41 ans, il se bat pour conserver intacte « la force stimulante de ce rêve d'enfance ». Non sans s'interroger : « Ce besoin impérieux de mettre en scène ma sensibilité est-il lié au chaos de mon parcours affectif ? Je l'ignore. » On est tenté d'acquiescer à sa place.

C'est au cœur de ces contradictions que Nasser Martin Gousset semble aujourd'hui à deux doigts d'exploser. Mi-juillet 2006, il rentre épuisé du festival d'Avignon, grisé d'avoir relevé le défi de danser *Asobu*, devant deux mille spectateurs en extérieur, quand ce ne fut carrément sous la pluie, en vertu de la splendide obstination du chorégraphe Josef Nadj au soir de la dernière : « L'un des meilleurs moments de ma carrière. » Voilà douze ans qu'il accompagne ce géant du paysage chorégraphique européen. « C'est devenu extraordinairement agréable de travailler avec lui. On ne parle presque plus. On fait. »

À peine quelques jours de repos suivent. Et redémarrage sur *Péplum*. Là encore, les grandes dimensions sont convoquées. Mais d'une autre manière. Tout autant qu'à l'histoire vieille de vingt siècles, la

nouvelle pièce s'intéressera à celle de Liz Taylor et Richard Burton, jouant leur propre amour scandaleux au cœur du tournage, dans une Rome médusée, devant une presse enivrée, avec tout le glamour qu'Hollywood entretenait en ces années 60. « On a là deux réalités parallèles : celle qui se jouera, absolument présente sur le plateau. Mais celle qui se dédouble et se rejoue, à l'écran, où toute image appartient toujours au passé, renvoie à la mort de l'instant capté. C'est le côté fascinant de notre époque, tout particulièrement du cinéma, apte à narrer les mythes, mais tout autant à leur donner la puissance de revivre. »

Sur une composition très dansante, les techniques du cinéma deviendront un nouveau personnage chorégraphique. Cette distorsion en temps réel est l'enjeu très stimulant de ce projet. Quitte à avoir perdu ses propres grilles de repérage amoureux, Nasser Martin Gousset s'offre les libertés de rêves inaccessibles. ■

.....
***Péplum*, pièce pour dix danseurs, de Nasser Martin Gousset. Création à la Biennale de Lyon : 28, 29, 30 septembre 2006. Reprise au Théâtre de la Ville (Paris) : du 3 au 6 avril 2006. Également à Berlin, à l'invitation de Sasha Waltz.**

Article du vendredi 29 septembre 2006

Ave « Peplum »

Belle soirée de créations, avec le sport-spectacle des Woo, et surtout, le « Peplum » rock, cinéphilique et dionysiaque de Nasser Martin-Gousset

Pas moins de cinq créations produites par la Biennale en ce fin de parcours : Salia nĩ Seydou (Ouagadougou), Marcos Agustos (Lyon), Kilina Crémona (Lyon), sans oublier deux pièces qui ont fait, hier, leur entrée en scène. Les Woo bondissent de leur starting-block en s'attaquant au mythe tout puissant du sport. La pièce s'intitule « Trio pour un solo », mais ils sont cinq garçons, le visage recouvert d'or, couleur de médaille pour laquelle certains athlètes seraient prêts à suer toute la violence du monde. Le sport comme un combat à mort, un affrontement militaire, un parcours du combattant arbitré par le sergent Adidas, un « Full metal jacket » rythmé par le pouls technoïde du caporal Puma. Sujet à cran, décor robuste : leur tatami, magnifique étang émeraude, se transforme en couloirs où l'olympiade de l'absurde peut alors commencer. Les premiers rounds frappent fort, dopés au vitriol et à l'insolence, mais les épisodes suivants manquent singulièrement de punch. Il y a deux mois, Zidane, il a tapé. Hier soir, les Woo ont frappé un honnête coup franc. Il leur faut, à présent, gagner un match sur la durée et montrer qui est Woo. Notre médaille d'or irait donc plutôt au « Peplum » de Nasser Martin Gousset, un danseur chorégraphe qui a fait ses classes au CNSMD de Lyon avant de convoler avec les plus grands, Josef Nadj entre autres. En vrai cinéphile, et non moins véritable dandy décadent, il réussit une fresque sexy, une bacchanale syncopée, touchante et hilarante, qui revisite les amours d'Antoine et Cléopâtre dans le fameux film de Mankiewicz, avec Liz Taylor et Richard Burton. Duel testostéroné sur fond de Donna Summer, images de la Rome meurtrie sur un écran aux dimensions du scope On adore. Que disait-on du film de Mankiewicz déjà ? Ah oui : chef d'oeuvre. Le spectacle dure 1h30, le temps d'un film. Ca mérite au moins un César. Promis, on en reparle dès demain, en images et avec encore plus de lauriers.

Daavid S. Tran



Culture

Danse. Nasser Martin-Gousset et son équipe convaincants.

«Péplum» de la situation

Par Marie-Christine VERNAY

QUOTIDIEN : Samedi 30 septembre 2006 - 06:00

Biennale de la danse de Lyon jusqu'au 30 septembre, galerie des Terreaux, 12, place des Terreaux, Lyon 1er, 04 72 00 21 70. «Péplum» de Nasser Martin-Gousset, samedi à 20 h 30 à la Maison de la danse.

On le savait depuis sa *Petite représentation*, cosignée en 1989 avec Annie Legros. Nasser Martin-Gousset est un pop artiste, à sa façon, nerveuse, franche et irritée. Beaucoup de ses précédents spectacles ont traité de l'imagerie et de la culture populaire, de celles qui ont baigné nos imaginaires enfantins. Sa compagnie, créée en 1996, a pris pour nom la Maison. Où inviter bien des héros dégingués pour une fête familiale qui tourne toujours mal. Pourtant, on s'y sent bien.

A la Biennale de Lyon, le chorégraphe nous convie à revisiter avec lui et une équipe géniale (dix acteurs danseurs et trois musiciens) un grand pan d'histoire, celle de Cléopâtre, de Marc-Antoine et de Jules César, popularisée par Shakespeare, le péplum et des figures tout aussi mythiques comme Liz Taylor et Richard Burton. Créé à Lyon, *Péplum (pop life II)* est un formidable hommage aux cinémas de quartier, où l'on pouvait passer des journées entières à avaler des Ben Hur, des Hercule, puis des pornos ou des Bruce Lee.

Le spectacle ne craint aucun débordement ; d'autant qu'il est fort bien cadré. Les interprètes ne sortent jamais de scène, surtout le hallebardier classique, que l'on ne remarque pas dans le décor de pizzeria, mais qui, ici, devient un personnage essentiel, «élu» comme dans un «Sacre» sauvage et promis au lynchage.

Ça sent la vinasse, la débauche, ça titube dans la danse, ça s'épuise jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au bout d'un banquet ou d'une partouze ratée. Que se passe-t-il aujourd'hui en Egypte ? Est-ce que Liz Taylor en est toujours la reine ? Sur le mur anonyme d'une cité anodine, les hiéroglyphes d'aujourd'hui s'affichent. Le Sénat est injoignable, Rome crame. Et les petits soldats partent à la guerre pour une séance où tous les Bruce Lee du monde se retrouvent pour devenir des mantes religieuses, avant que les héros d'Hollywood ne succombent au venin éternel du serpent.

A moins que le reptile ne soit Nasser Martin-Gousset, qui injecte du sérum pour le rêve, après un méchant défilé nazifiant. Son amour est vénéneux, et nous sommes toutes et tous des Cléopâtre en perruque.

(envoyée spéciale à Lyon)

Le flamboyant "Péplum" du chorégraphe Nasser Martin-Gousset

LE MONDE | 30.09.06 | 15h10

LYON ENVOYÉE SPÉCIALE

Déferlante d'enthousiasme pour l'ultime création de la Biennale de la danse qui se termine samedi 30 septembre. *Péplum*, de Nasser Martin-Gousset, présenté à la Maison de la danse, jeudi 28 septembre, a tétanisé le public par sa véhémence inventive. Suspense, rebondissements visuels, dopage musical pop rock, la formule est magique. Il suffit parfois d'un centurion pour faire un péplum. Il suffit d'une cuvette dans laquelle un trop vorace Romain en slip à rayures (l'impeccable Olivier Dubois) vomit et se lave pour qu'une scène d'orgie surgisse. La puissance de l'imaginaire, conduit par quelques détails minutieusement pesés, explose dans cette pièce, troublant manifeste sur le fantasme et sa réalité, à la vie, comme à la scène.

Avec *Péplum*, le festival de Guy Darmet a tenu son public en haleine jusqu'au bout. Cette édition 2006, sur le thème "Danse la ville", a atteint un taux de remplissage de 88 %, rassemblé 86 671 spectateurs, soit 14 % de plus qu'en 2004. Qu'il s'agisse de formes modestes, comme *Entre nosotros* de Marcos Augusto et Isaias Jauregui, concert de flamenco contemporain ou de superproductions, comme *vsprs* d'Alain Platel, la Biennale maintient sa spécificité. En 2008, le chorégraphe Mourad Merzouki en sera l'artiste associé.

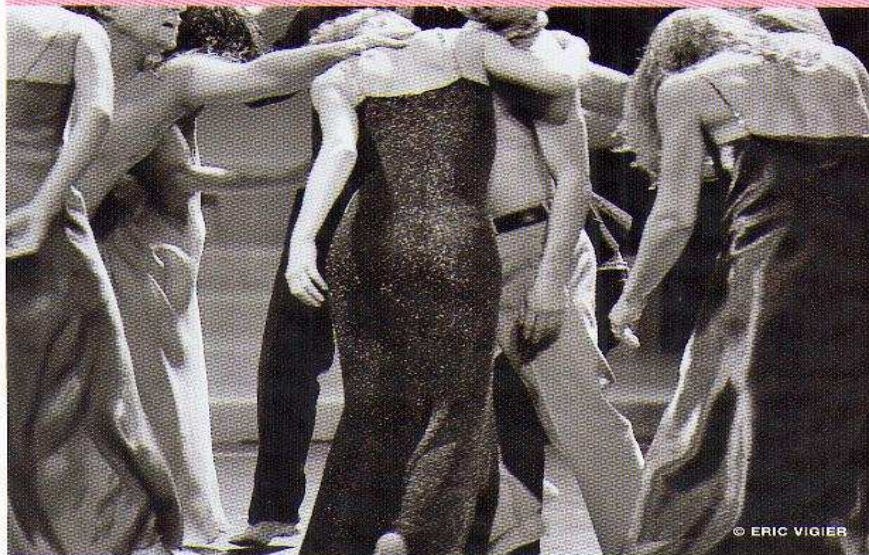
DÉSERT DE SABLE DORÉ

Péplum, donc. Sur le plateau, un mur, une volée de marches pour se vautrer, dix interprètes, deux musiciens (batter, guitariste). Mais encore, savamment injectés dans l'action, des extraits du film *Cléopâtre* de Joseph L. Mankiewicz dont la bande-son, découpée par une oreille amoureuse, fait dresser le poil. L'histoire antique hollywoodienne raturée par une scène de fête disco qui vire à la partouze plonge toutes les époques dans le même bain : sexe et rage, volupté et violence. Le cinéma, ses voix (celles de Liz Taylor et Richard Burton), son impact émotionnel, sont magistralement manipulées par Nasser Martin-Gousset, qui filme en direct des séquences de sa pièce. Loin d'être inhibée par un voisinage prestigieux, sa patte, déjà repérée dans *Neverland* (2002), s'affirme de façon très originale. Grâce à quelques logiciels, les corps allongés sur scène se retrouvent noyés dans un désert de sable doré ou en train d'agoniser au milieu d'une mer de sang.

Surexposée, cette fiction furieuse l'est par quelques bouts qu'on la prenne. Intime, elle pourrait aussi s'intituler "A la recherche de Nasser Martin-Gousset." Sa photo "wanted" est collée sur le mur. Né de père égyptien et de mère corse, le chorégraphe fait cohabiter en secret ses parents avec Antoine et Cléopâtre, Richard et Liz, dans une saga familiale ouverte à tous les excès.

Le désir de vivre des émotions qui vous transpercent au risque d'y laisser la peau, énerve la pièce sans discontinuer. Lorsque deux hommes se cognent le bassin l'un contre l'autre, on entend presque les os craquer. La mort, l'amour, la danse. *Péplum* tient ses mirobolantes promesses : flamboyant désastre, il n'offre qu'une alternative : "danse ou crève".

FESTIVAL: MONTE CARLO



NASSER MARTIN-GOUSSET

«Péplum»

Olivier Dubois spielt Cäsar. Eine kurze Toga lässt den halben Brustkorb über dem wohlgerundeten Leib frei. In der einen Hand liegt eine Traube, deren Früchte er, während er unruhig und überdrüssig über die Bühne streift, ab und an hastig in den Mund stopft. Er eilt ein paar der Stufen hinauf, bleibt sinnend, traubenstophend stehen wie ein äsendes Tier, hüpfert dann im Profil, auf beiden flachen Füßen und mit durchgestreckten Knien, erst eine, dann noch eine Stufe höher. Das Komische ist hier die Kehrseite des Widerlichen. Dubois rennt auf den Soldaten mit Federhelm und Harnisch und blanken Beinen zu, der schon eine Weile am linken Bühnenrand steht wie aus einem Asterix-Comic und reibt sich in obszöner Weise an dem Unbeweglichen. Er lässt seinen plötzlich plump wirkenden Körper oberhalb eines Wasserbeckens zu Boden fallen und öffnet mit einer geschwinden, halb verdeckten Bewegung einen Hahn, während er so tut, als müsste er sich nach einem Gelage erleichtern. Innerhalb weniger Minuten erspielt sich Dubois mit rücksichtslosem Einsatz eines der großartigsten Schauspielportraits des Gegenwartstheaters.

Neben Dubois, der zuvor mit Jan Fabre gearbeitet hat und hier im Tanz seine bewegliche Leibesfülle einsetzt, als hätte er nie etwas anderes getan, stehen neun weitere Darsteller – unter ihnen der Choreograf – in Nasser Martin-Goussets neuem Stück «Péplum» (Blockbuster) auf der Bühne. Es geht um Mythen und deren unablässige Aufarbeitung in den Medien. Gousset nimmt sich – nach Emily Brontës «Sturmhöhe» in «Neverland» – die Geschichte von Cäsar und Kleopatra vor

und die von Mark Anton. All seine Tänzer durchheilen jeweils verschiedene Anteile ihrer Bühnenrollen, für die sie in «Péplum» nur das Medium darstellen: Dubois etwa zeigt mal die historische Figur Cäsar, mal den Charakter des Shakespeare-Stücks, mal die Hollywoodversion der Legende, mal deren rohe, physische, unverstellt zeitgenössische Version.

So verbindet Martin-Gousset die tragische Dreiecksgeschichte, die in Krieg und Selbstmord endet, mit Dokumenten der Liebesgeschichte Richard Burtons und Liz Taylors, die sich bei den Dreharbeiten zu Alex Norths Hollywoodfilm «Cleopatra» begegneten. Verschiedene Epochen, verschiedene Liebesszenarien werden zueinander in Beziehung gesetzt und erhellen das Phänomen der Verquickung von Gefühlen und Ruhm.

«Péplum» spielt zu Live-Rockmusik. Originaltöne und Dialoge des Films aus dem Off ergänzen die Szenen auf der Bühne und rekapitulieren entscheidende Wendungen der Geschichte. Zwei lange, abstrakte Tänze zählen zum schönsten und perfektesten, das derzeit auf Europas Bühnen zu sehen ist. Eine Kamera erzeugt Live-Projektionen: Bewegungen der Tänzer am Boden werden so zu Bildern der kriechenden Flucht von Mark Antons geschlagener Armee, des Grauens antiker Schlachten. «Péplum» wirkt so brutal und so verführerisch wie Kino und ist doch einfach großes, so groß selten gesehenes Theater. Wiebke Hüster

Wieder am 12. Dez. Monte Carlo, Grimaldi-Forum; 16. März, Orléans, Scène Nationale; 4.-7. April Paris, Théâtre de la Ville; 24. April Valence, Comédie; 28. April, Annemasse, Château Rouge

Brennend heißer Wüstentanz

Der Geniestreich einer Nacht: **Nasser Martin-Goussets Bühnenspektakel auf der Biennale in Lyon verherrlicht Kleopatra**

LYON, im Oktober

Olivier Dubois spielt Cäsar. Seine Gier, Verfressenheit und Lüsternheit brechen durch, sobald sein Machtinstinkt es zuläßt, daß andere Triebe das Kommando über ihn übernehmen. Er denkt nur an eins: zu herrschen. Aber dieser Gedanke ist der umfassendste Ausdruck einer sinnlichen Einverleibungswut, die über Eßbares weit hinausgeht. Seine Intelligenz untersteht ganz seinen Instinkten; damit sie funktioniert, fährt das Betriebssystem Imperator die Temperatur des Verstandes in Sekunden von Sinneshitze auf eiskalt herunter, derart kalt, daß man das gefährliche Funkeln in Dubois' Augen als den mühsam unterdrückten Irrsinn Cäsars verstehen darf.

All das begreift man in den ersten Minuten seines grandios choreographierten Auftritts: Dubois, eine kurze Toga über dem weißen Leib, unruhig und überdrüssig über die Bühne streifend, Trauben in den Mund stopfend wie ein äsendes Tier, macht einen Satz eine Treppenstufe höher, demütigt den Soldaten mit Federhelm und Harnisch, der schon die ganze Zeit am linken Bühnenrand steht wie aus einem Asterix-Comic entsprungen, erbricht die Trauben, wirft sich schließlich von der Bühne.

So beginnt das neue Stück von **Nasser Martin-Gousset**, einem der besten zeitgenössischen französischen Tänzer. Die Uraufführung der Choreographie für zehn Darsteller, darunter er selbst, und drei Musiker bildete den Abschluß der Tanz-Biennale in Lyon und deren Höhepunkt. Doch wer wollte hier zwischen Schauspiel und Tanz unterscheiden, wo Realismus und Abstraktion eine so faszinierende neue Verbindung eingehen. "Péplum", was auf französisch Kassenerfolgskino bedeutet, einen Blockbuster, der sich einer historischen Episode aus der Antike widmet, wirkt wie ein Geniestreich, in einer Nacht ersonnen, spontan entworfen, leidenschaftlich getanzt, ist aber alles andere als ein zufällig gelungener Theatergeistesblitz. Je mehr das Stück fortschreitet, desto deutlicher treten seine labyrinthische Anlage und ästhetisch komplexe Struktur hervor.

"Péplum" handelt von der Geschichte Cäsars, Marc Antons und Kleopatras, von Herrschaft, Macht und Bürgerkrieg im Rom der letzten Jahrzehnte vor Christus, von einer Liebe, die in Enttäuschung und Selbstmord endet. Das Stück fragt nach den Überlieferungen und Metamorphosen solcher mythischer Geschichten, nach den Gründen ihrer Unsterblichkeit und ihrer Wirkungsmacht bis in die Gegenwart. Darum verbindet **Martin-Gousset** den Stoff mit Dokumenten der Liebesgeschichte Richard Burtons und Liz Taylors, die sich bei den Dreharbeiten zu Alex Norths Hollywoodfilm "Cleopatra" begegneten und ineinander verliebten. So werden verschiedene Epochen, verschiedene Liebesszenarien zueinander in Beziehung gesetzt, und die Darsteller oszillieren zwischen unterschiedlichen Rollen, Zeiten und Facetten des Phänomens der Verquickung von Gefühlen und Ruhm.

Die graue Rückwand, Tempel- oder Palastmauer, zu der sechs Stufen in Portalbreite hinaufführen, dient immer wieder als Projektionsfläche. **Martin-Gousset** zeigt auf ihr Fotografien Burtons und Taylors aus den Drehpausen, rauchend, einander anlächelnd, in ihren seltsamen Verkleidungen. Das

Stück konfrontiert diese Momente mit Abbildern antiker Statuen, in die Augen eingeblendet sind, so daß sie plötzlich ein unheimliches, aber auch anrührendes Leben zu gewinnen scheinen. Originaltöne und Dialoge des Films aus dem Off ergänzen die Szenenbilder auf der Bühne und rekapitulieren die entscheidenden Wendungen der Geschichte. Zwei lange, abstrakte Tänze zählen zum schönsten und perfektesten, das derzeit auf Europas Bühnen zu sehen ist. Das Stück rockt wie ein Konzert, es knistert vor Spannung wie die Luft in einem Club.

Das wird durch Live-Musik entscheidend unterstützt. Auf der Bühne spielt der französische Rockstar und Komponist Steve Argüelles Schlagzeug, begleitet von dem Gitarristen Christophe van Huffel. Zusammen mit Djengo Hartlap, der Baß und zusätzlich elektronische Klänge vom Pult aus zuspiziert, treiben die Musiker das Geschehen in eine Ensemblechoreographie, in der eine tänzerische Ekstase bis hin zur völligen Erschöpfung entfaltet wird. Die jeunesse dorée Roms schüttelt die Glieder und vergnügt sich bei ihrem Aufstieg, dann schlägt die Stimmung um, und aus Überdruß wird Lust an Gewalt. Die zweite große Choreographie zu einem frühen Vorläufer der Techno-Musik, der in den achtziger Jahren die Diskotheken erzittern ließ, "I feel love", ist ein einziger Marsch in den Krieg. Auf der Rückwand schreitet die Compagnie, live abgefilmt und hundertfach vervielfältigt, synchron.

Neben Dubois, der zuvor mit Jan Fabre gearbeitet hat und hier seine bewegliche Leibesfülle einsetzt und tanzt, als hätte er nie etwas anderes getan, spielt Mathieu Calmelet den jungen Marc Anton mit anfänglicher Unschuld. Kleopatra aber bleibt eine Stimme, ein Leinwandidol, sie ist außer in einer kurzen Anfangsszene nie auf der Bühne zu identifizieren. Die Frauen teilen sie tanzend unter sich auf - besonders Laurie Young und Panagiota Kallimani sind wie wilde, ungebändigte Naturkräfte. Das ganze Ensemble meistert den zentralen Punkt des Stücks, jeweils verschiedene Anteile der Bühnenrollen auszuspielen, großartig. Mal fühlt man sich an die historischen Figuren erinnert, mal an die Charaktere aus Shakespeares Drama, mal an die Hollywoodversion der Legende, mal spricht deren rohe, physische, unverstellte zeitgenössische Version davon, wie wenig fern der Stoff der Gegenwart ist.

Es ist großes Theater, das so verführerisch wirkt wie Kino. Mitunter ist es lehrreich verwirrend, denn es übertrifft unsere Vorstellung, wie jede wirklich neue, bedeutende Erfahrung mit Kunst. "Péplum" ist nicht nur das bislang beste Stück seines vierzigjährigen Choreographen, sondern eines der originellsten, faszinierendsten und für die Ästhetik des zeitgenössischen Tanzes bedeutendsten der vergangenen zehn Jahre. Wie schon 2002 in "Neverland", das Emily Brontës Roman "Sturmhöhe" und spätere mediale Bearbeitungen der mythischen Schauerliebesgeschichte zum Thema machte, so verblüfft auch bei "Péplum", welche Tiefenschichten und Komplexität ein Stück enthüllt, das sich mit Liebe und Legendenbildung beschäftigt, mit den Wandlungen eines Stoffes, je nachdem, ob aus ihm ein Buch, ein Film, ein Popsong oder eben - zuletzt - ein Tanztheaterstück wird, das nichts Geringeres als die Ikonographie von Macht, Liebe und Desillusionierung für unsere Zeit entwirft.

WIEBKE HÜSTER

Bildunterschrift: Roms goldene Jugend schüttelt die Glieder, bis aus Überdruß Gewalt erwächst: In Martin-Goussets neuer Choreographie führt der Tanz in den Krieg.

Foto Michel Cavalca

Alle Rechte vorbehalten. (c) F.A.Z. GmbH, Frankfurt am Main



Péplum, de Nasser Martin-Gousset.

Un monde en technicolor

Inspiré principalement par le film de Joseph Mankiewicz, *Antoine et Cléopâtre*, *Péplum*, dernière création de Nasser Martin-Gousset, a l'art de déployer chez le spectateur tout un imaginaire cinématographique et romanesque avec une scénographie simple et économe. Trois marches, un mur : un monde. Monté comme un véritable puzzle, *Péplum* suscite une forme de surgissement inconscient extrêmement élaboré où le sens innerve chacune des images dans leur projection mentale, créant ainsi un langage extrêmement personnel qui ne ressemble à rien de connu. La gestuelle, qui emprunte beaucoup à la danse populaire, est éblouissante et l'équipe est exceptionnelle à tout point de vue. Danseurs, musiciens, vidéastes... Tout concourt à servir ce *Péplum* si réussi. Si le début fait évoluer de profil les danseurs évoquant à la fois des bas-reliefs égyptiens et des personnages en deux dimensions à l'instar de son propre portrait collé au mur, la scène distille en filigrane une dimension ironico-politique. N'oublions pas que la satire fut inventée à Rome, tout comme la rhétorique. Et Nasser Martin-Gousset joue de la caméra comme on joue sur les mots. Laissant toujours transparaître un autre regard sur la pièce, une autre époque, une autre épopée. Le travail extrêmement plastique et contemporain sur la matière de l'image et la façon dont on la diffuse, tout comme la recherche chromatique, propulsent la pièce dans notre temps. Et ce naufrage amoureux et guerrier pourrait fort concerner aussi des événements récents... ou à venir? **Agnès Izrine**

► Lyon/Biennale de la danse

L'attention de Nasser Martin-Gousset pour la culture populaire a trouvé, avec son récent *Péplum*, une manière d'aboutissement. Où comment, en soulignant la trame du sujet, à la façon du pop art, on peut révéler sa vacuité mais aussi son émotion. Par Philippe Verrière

L'impression populaire



Péplum de Nasser Martin-Gousset.

Avec *Péplum*, qu'il vient de créer pour la Biennale de Lyon,

Nasser Martin-Gousset prolonge le propos de *Neverland* (2002), sa pièce consacrée aux *Hauts de Hurlevent* (où plus exactement à la rémanence psychologique de l'œuvre). *Péplum* n'est en rien un récit, même elliptique, du *Cléopâtre* de Mankiewicz, pas plus qu'il n'est l'apologie de Richard Burton et Liz Taylor – bien que l'on voie cette dernière fugitivement projetée – et les évocations de l'Antiquité s'apparentent plus à la *Vie de Brian* des Monty Python qu'à une reconstitution archéologique.

Voilà donc un hommage paradoxal, tout en réserve et comme rétif à un

sujet dont on ne peut mettre en doute ni la sincérité ni la justesse tant sont vrais les moments d'émotion. Mais, comme dans *Pop Life* (2005) ou dans *Bleeding Stone* (2000), la première pièce pour l'esthétique de vinyl orange et la pop anglaise des seventies, la seconde pour la musique des Rolling Stones (avec une version définitive de *Satisfaction* chanté à cappella par une cantatrice passant la serpillière à genoux), *Péplum* travaille sur la matière de la culture populaire. Avec une connaissance profonde de ses sujets, le chorégraphe tisse des pièces comme un faisceau de références dans lesquelles le spectateur – qu'il ait aimé ou pas (*Quo Vadis* ou la pop british) retrouve ses références.

Marche sur le marbre

Pour autant, Nasser Martin-Gousset n'est pas le premier artiste à faire de la culture populaire la matière de sa démarche créative. Mais, loin du procédé de « name dropping », cette succession de marques ou de noms propres, que l'on reproche parfois au chanteur Vincent Delerm, le chorégraphe n'offre pas des balises de culture populaire qui permettent de partager une émotion commune. Il s'agit beaucoup plus de sauligner par quel ressort – en particulier gestuel – ces images populaires ont imprimé nos émotions. Ainsi la scène où le héros dévale, avec une mâle assurance, des marches que l'on suppose en marbre, est reprise à l'unisson par quatre danseurs dont la marche stéréotypée se dérègle jusqu'à devenir robotique. Au sens propre, marchant à vide. Et si on devait aller trouver un équivalent, ce serait dans le mouvement du Pop Art, quand Roy Lichtenstein augmente la vignette d'un comic jusqu'à ce que le point de trame devienne un sujet en soi à cause même de sa vacuité. ♦

Le Monde

du 2 janvier 2007

Jeunes talents ou stars confirmées, ils ont créé la surprise en 2006. Inconnu en 2005, Jonathan Littell, l'auteur des *Bienveillantes*, est devenu le recordman des ventes en littérature ; et Kamini, rappeur de la France rurale, une star du Web.

D'autres ont vu leur consécration, tels le chorégraphe Nasser Martin-Gousset pour son spectacle *Péplum*, le plasticien Adel Abdessemed et son squelette flottant, l'architecte Rudy Ricciotti, partout présent, ou le chef d'orchestre Hervé Niquet à la tête de son *Concert spirituel*. Certains ont révélé un nouvel aspect de leur talent, comme l'acteur George Clooney, devenu réalisateur engagé, ou le chanteur Jacques Higelin, sorti du purgatoire.

Et il y a ceux qui ont dépassé toutes les prévisions, comme le public du Musée du quai Branly ou Denis Podalydès avec sa vision nouvelle de *Cyrano de Bergerac*.

Dix surprises de cette année

Musiciens, plasticiens, architectes... ils ont su se trouver où l'on ne les attendait pas

2006



Danse

Nasser

Martin-Gousset

Un seul centurion pour un *Péplum* ? Le miracle existe et porte un nom : Nasser Martin-Gousset. Lors de la Biennale de la danse de Lyon, en septembre, la première « superproduction » de ce chorégraphe de 40 ans a déclenché l'enthousiasme. Ce coup d'éclat, qui aurait pu se dégonfler comme une bouffée délirante, n'a volé ni son nom ni son titre. Il a fait basculer le parcours de cet artiste : pour l'année 2007, les dates de représentation de *Péplum* s'additionnent en France et à l'étranger.

A la tête de sa compagnie La Maison lancée en 1996, Nasser Martin-Gousset, déjà connu pour ses pièces de petit format comme *Neverland* (2002), fait le grand saut. Pour la première fois de sa carrière, il tire les fils d'une troupe de dix interprètes et deux musiciens (un batteur, un guitariste). Il affirme un doigté certain pour les castings de haut vol : tous les interprètes possèdent une personnalité offensive et téméraire qu'aucun excès ne fait reculer. Danser avec un serpent (un vrai !) torsadé autour du bras fait ainsi partie des exploits ordinaires du danseur Olivier Dubois.

Avec Nasser Martin-Gousset, il vaut mieux ne pas avoir peur. Etre à la hauteur des multiples références de *Péplum* représente un défi. Sur le plateau, le chorégraphe convoque le théâtre (avec Shakespeare), le cinéma (avec Liz Taylor et Richard Burton, ou des images et des bandes-son comme celles du *Cléopâtre*, de Joseph Mankiewicz). Extravagant, *Péplum* est aussi un show où l'on vomit à la romaine, partout comme après une surboum et se roule des pelles en tombant dans l'escalier.

Tous les modes, les temps, toutes les danses font corps dans *Péplum* tant les fantasmes du chorégraphe sont cimentés par une pensée profondément cohérente. Les chansons pop, les voix du cinéma composent sa musique intime depuis l'enfance. Il sait les manipuler, les monter pour creuser un scénario intime où les amants de l'histoire cousinent avec ceux de sa vie.

Martin-Gousset réussit là où nombre d'artistes échouent. Eminemment populaire et directe, sa manière est aussi sophistiquée, avec des entailles vives dans les couches secrètes de sa personnalité et celle des danseurs. L'émotion est au rendez-vous, résultant de l'irréductible équation de l'amour, de la mort et de la danse. Sa sincérité débridée, à une époque tendance toc et chiqué, emporte le morceau. ■

ROSITA BOISSEAU